ESPACE DE LA MÉTROPOLE DANS L'ŒUVRE DE PIERRE MICHON

Alina Pintican

PhD., "Babeș-Bolyai" University of Cluj-Napoca

Abstract: Pierre Michon's writing is linked to the province, which constitutes the perfect frame of fiction where the imagining of childhood takes place. In exchange, the metropolis is configured as a foreign world for the person who arrives from an environment where things know a better order and the dialect is the language of the rural community. Once arrived in the metropolis, the storyteller penetrates in a basically different world. Nevertheless, the metropolis is the place of the « Belle Langue » filled with emotion and energy – different from the dialect, which reminds of poor, provincial and ashamed origin, – which gives the chance to fill the blanknesss of provincial origins. One can speak about the metropolis at the same time as an urban space of the loss of identity and the conquest of this one.

Key-words : metropolis, province, language, writing.

Espace et mentalités citadines

Les croyances, les convinctions, les mœurs, les habitudes intellectuelles qui sont propres à une collectivité et à un groupe, forment des mentalités. D'époque en époque, la représentation du monde et des choses changeait, la différence des mentalités s'élargissait et, pour pouvoir analyser les comportements et les habitudes humains, on a constitué des typologies – l'homme de la Renaissance, l'homme médiéval, l'homme égyptien, l'homme grec, l'homme romain, l'homme moderne.

Si on se réfère à la différence entre citadin et rural, il y a une énorme différence. Premièrement, en terme de taille – petites villes ou villages et grandes villes. Puis, c'est la vision du monde un peu différente. Le citadin est pris toujours dans le rythme fou de la ville, il est pressé, stressé. Le campagnard conserve encore les valeurs traditionnelles, il prend le temps de faire les choses avec plaisir et sagesse, il se consacre à son travail et à sa famille.

Lorsqu'on habite en milieu rural où tout le monde connaît tout le monde, on noue des relations plus facilement que dans les grandes villes. La campagne encourage les relations interpersonnelles tandis que l'existence des structures intermédiares dans la ville(institutions, profesionnels) tend à effacer l'individu et le rapport à son lieu de vie.

Ce qui compte pour le campagnard, c'est la présérvation de la culture locale, du patrimoine et la valorisation du milieu naturel, tandis que le citadin s'oriente vers la culture universelle, la création et le style contemporain.

BDD-A25686 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:37 UTC)

Beaucoup d'écrivains attirés par le charme de la métropole se sont abandonnés à la tentation d'écrire sur l'espace citadin comme diversité de cultures et civilisations. Chez Pierre Michon on découvre une antinomie : Paris – terre des cercles et salons littéraires, de la scène littéraire et province – terre « sans côtes, plages ni récifs », terre minuscule, des absences, rendue plus profonde dans son oeuvre, par une duplicité. Elle transpose l'idée de l'emprisonnement dont il faut s'évader car c'est un lieu de mémoire et l'écrivain explore la disparition du monde rural et celle des communautés rurales. L'oscillation entre espace rural et espace urbain se réalise par l'utilisation des masques et des doublures de la figure de l'auteur, car les personnages suivent la même vascillation spatiale.

À la manière de ses personnages, Pierre Michon se trouve à la recherche de ses origines, de l'identité qu'il acquiert à travers l'écriture. Les êtres vivant à l'époque d'avant la modernité éprouvent du désarroi, ils sont obligés de se mettre en contact avec la ville moderne. La vie contemporaine des métropoles arrive avec des changements pour les espaces environnants : fonctions politiques et commerciales, difficultés au niveau de logements, les moyens de transport, le chômage qu'il faut améliorer et les haut coûts de la vie.

L'écriture de Pierre Michon rend compte de la difficulté ressentie par les êtres nés dans ce monde rural lors du moment où il faut s'arracher au milieu de leur origine, un milieu de la déclination qui limite et condamne, et qui est en train de disparaître. S'arracher aux contrées austères, aux plateaux creusois qui traduisent le regret des êtres d'avoir culturellement toutes portes fermées semble fuir définitivement, sans être toujours une fuite bénéfique – André Dufourneau part pour l'Afrique afin de dépasser son statut de paysan et faire fortune, finit de la main des gens qu'il a pris pour des esclaves.

L'exil n'est pas géographique, mais dans l'écriture Dufourneau est l'incarnation du narrateur pour qui les mots du départ étaient une « Annonciation » de l'avenir : l'écriture est un « continent plus ténébreux, plus aguicheur et décevant que l'Afrique » et l'écrivain est « un explorateur » qui explore « la mémoire et les bibliothèques mémorieuses » et qu'en revient « cousu de mots comme d'autres le sont d'or »[1].

Lorsque Pierre Michon écrit, il remémore une province française du milieu du XX^e^ siècle avec la référentialité de cette période-là – l'illettrisme et l'alcoolisme : le père Foucault, un vieil homme malade de cancer qui refuse, à cause de son illettrisme de

[1] Pierre Michon, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984, p. 22.

quitter l'hôpital de province et aller à Paris pour qu'on le guérit et l'abbé Bandy, un prêtre brillant qui fascinait le narrateur-enfant et qui, des années plus tard, deviendra alcoolique.

Peintre de la province rurale du passé, Pierre Michon l'esquisse dans un grand décalage par rapport à la province française du présent. Généralement, la province du passé est peuplée par des populations stables voire immobiles que le progrès de la technologie et de l'industrie n'ont jamais fascinées. On y rencontre des situations où la violence

BDD-A25686 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:37 UTC)

prime, des situations qui ont conduit les gens à une surconsommation de l'alcool, l'illettrisme – des cas où les parents n'ont pas de possibilité à payer les frais de scolarisation des enfants, ce qui conduit à l'impossibilité d'avoir une profession ou un métier avec des rémunerations décentes, cause de la pauvreté.

Le récit de *La Grande Beune* est très intéressant à cet égard car il y a beaucoup d'éléments de la provincialité du passé : la violence primitive et l'empreinte des lieux descriptives. La province est marquée par le bourg de Castelnau, gouverné par la Beune, où il n'y avait pas de gare, on y arrivait en autobus. Lorsqu'on y arrive, on se sent perdu : « J'y arrivai la nuit, passablement ahuri, au milieu d'un galop de pluies de septembre cabrées contre les phares, dans le battement de grands essuie-glaces ; je ne vis rien du village, la pluie était noire »[1]. Le narrateur est venu travailler comme instituteur dans ce pays où « les renards passent dans les rêves, et au cœur du brouillard des poissons qu'on ne voit pas sautent hors de l'eau, y retombent avec un bruit mat, au fin fond de la Dordogne c'est-à-dire nulle part, en Valachie »[2]. Dans la pente vers la Grande Beune, après la pluie, le soleil a fait son apparition, le ciel s'ouvrait et les « arbres blonds » jaillissaient. Le soir, le soleil se couchait au-delà de la rivière, les nuages s'inclinaient « comme des servantes », l'amour « fardait », « parait » et « dénudait » les étoiles.

La route des Martres qu'Yvonne prenait à pied très souvent avait de grands prés, des noyers obscurs, des bois traversés de sentiers qui conduissaient à des hameaux. La Beune coulait dans son trou, aux eaux « sales » sous un ciel « sale » où des poissons invisibles généraient.

Parmi les noyers apparaît le village « valaque, périgourdin », l'école du temps de Jules où se réposait l'armement, « la panoplie de vieux hommes qui avaient eu du désir dans les bois »[3]. L'église se trouve un peu plus bas et puis, c'est « l'auberge éternelle ».

[1] Pierre Michon, *La Grande Beune*, Gallimard, Paris, Collection « Folio » 1996, p.11.
[2] *Ibid.*, p. 14.
[3] *Ibid.*, p. 28.

Sous les lieux Font-de-Gaume, Lascaux, La Ferrassie et Sous-Grand-Lac, des eaux qui font des trous dans le calcaire, coulent. Au-dessus des trous, des rennes transhumèrent, ils montaient au printemps vers Auvergne « la tête morne de l'un appuyée sur la croupe de l'autre », dans le grondement de leurs sabots, la poussière sur l'horizon. Là, la Vézère, les deux Beunes, l'Auvézère s'embrassaient.

Le dualisme monde urbain, construit par la société humaine, renvoyant à une vie urbaine, civilisée et monde naturel, sauvage, innocente et vierge se perpétue dans le manichéisme métropole et province. Pierre Michon éprouve une attitude de rejet envers la province qui a tardé sa formation, son premier livre a été publié lorsqu'il avait 38 ans. L'impuissance d'écrire trouve la cause dans ses origines provinciales, son passé plein d'incertitudes et vacillations qui naissent l'idée de l'incapacité d'écrire.

La pesanteur du passé est dévoilée maintes fois par les réactions des doublures du narrateur : premièrement, c'est le poids de l'espace

BDD-A25686 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:37 UTC)

qui hante les personnages : « Que dire d'une enfance au Châtain ? Genoux écorchés, baguettes de coudre pour tromper les jours et courber les herbes, « habits puant la foire » et vieillots, monologues patois sous les ombres luxueuses, galops sur les javelles chiches, puits ; les troupeaux ne varient pas, les horizons persistent. L'été […], les tombereaux encalminés lèvent le cadran solaire de leur timon »[1] ; puis, c'est la pression « trop légère aux mancherons de la charrue » aperçue chez Antoine Peluchet et au moment de l'aveu, le père Foucault opère un geste comme pour se débarrasser « d'un sac de farine », l'image du poids d'être illettré. Ce poids de l'illettrisme devient de la honte qui trouble à la fois père Foucault et le narrateur, mais d'une manière différente : le narrateur avait honte de ne rien déclarer, publier et l'autre avait honte de sa déclaration publique, mais dans peu de temps, le cancer à la gorge l'empêcherait à affirmer l'aveu.

Dans la ville provinciale de Clermont-Ferrand, la place aux réverbères s'allongeant vers les « étoiles de hautes brassées de feuilles de tilleul » est l'espace avec les avenues illuminées. L'hôpital de province est le lieu où le narrateur arrive lors d'une altercation dans la Brasserie et où il vit dans « la lettre imparfaite » des moments affreux, car il n'écrivait guère.

[1] Pierre Michon, *Vies minuscules,* o. c., p. 40.

« La perfection de la mort » l'horrifiait et il avouait que le père Foucault qu'il rencontrait dans l'hôpital, était « plus écrivain » que lui. L'hôpital de province est présenté en opposition avec celui de Paris. Le narrateur se trouvait dans une salle commune qui donnait sur la cour intérieure avec des tilleuls, « ces arbres savoureux […] aimés des abeilles » dont le puissant murmure […] semblait la voix même de l'arbre, son aura de massive gloire »[1]. Sur la même cour ouvrait la morgue où parfois « sous un drap une forme couchée » était portée par les brancardiers.

L'hôpital de province où l'appareillage technique était modeste est préféré par le père Foucault au détriment de l'hôpital de la capitale car les hôpitaux parisiens étaient « splendides comme des palais », « des parlements [où] les médecins [étaient] de plus savants aux yeux des savants » de la province.

La ville de province où il était à l'hôpital et le village où il était né, lui semblaient peuplés « d'érudits, fins connaisseurs de l'âme humaine et usagers de sa monnaie courante, qui s'écrit ; instituteurs, démarcheurs de commerce, médecins, paysans même, tous savaient, signaient et décidaient […] Lui seul n'y entendait rien, ne décidait guère ; […] La vie et ses glossateurs autorisés lui avaient assurément fait bien voir qu'être illettré, aujourd'hui, c'est en quelque façon une monstruosité, dont monstrueux est l'aveu »[2]. Accepter aller à Paris, signifiait pour le père Foucault renouveler cet aveu, éprouver de la honte dans cette ville où « les murs même étaient lettrés, historiques les

BDD-A25686 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:37 UTC)

ponts et incompréhensibles l'achalandage et l'enseigne des boutiques »[3].

Le père Foucault, patient d'un hôpital psychiatrique, refuse de suivre les indications des médecins d'aller guérir son cancer à la gorge dans un hôpital de Paris, car il n'a que la parole pour communiquer et cela lui est révoquée par sa maladie : « il avait honte de son aveu public, lui qui n'aurait pas beaucoup à attendre pour que le cancer lui brisât avec les cordes vocales tout aveu de la gorge »[4]. Il répond aux médecins « d'un ton navré mais d'une voix si étrangement claire que toute la salle l'entendit : ' Je suis illettré ' »[5].C'est le doute qui tourmente le narrateur en ce qui concerne Paris où, s'il allait proposer ses « immodestes et parcimonieux écrits », on allait démasquer la hâblerie, on voyait qu'il était, en quelque façon « illettré ».

[1] *Ibid.*, p. 147-148.
[2] *Ibid.*, p. 156.
[3] *Ibid.*, p. 157.
[4] *Ibid.*, p. 159.
[5] *Ibid.*, p. 157.

Les éditeurs sont comparés aux « implacables » dactylographes « désignant d'un doigt de marbre » au père Foucault, « les blancs vertigineux d'un formulaire » ; les éditeurs et les dactylographes auraient déshonoré tous les deux, le narrateur et le père Foucault, avant de les dévorer. L'hôpital de La Ceylette, l'hôpital psychiatrique « new-look », bâti en campagne, « sans murailles, qui ne manquent pas de charme » a été fréquenté par le narrateur pour la cure de sommeil et le traitement prévu.

Situé à Saint-Rémy-de Provence, dans la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, l'hôpital apparaît comme le lieu des conversations, « lieu des paroles délirantes » ; à l'asile le monde était un « théâtre » - on ne sait pas qui simule ou qui est dans le vrai. Le narrateur y rencontre un aristocrate souffrant de sénilité évolutive, Jojo et il y reconnaît l'abbé Bandy qui officiait des messes à Arrènes, Saint-Goussaud, Mourioux et Lucette Scudéry, personnage natif de Saint-Goussaud : « […] nous étions venus tous les trois ; le jeune curé promis à l'épiscopat, le garçon vif plein d'avenir et l'idiote sans lendemain ; l'avenir était là et le présent nous réunissait, égaux ou bien peu s'en fallait »[1].

L'hôpital de La Ceylette était situé à quelques kilomètres de Saint-Rémy, le chemin sinuait parmi les châtaigniers sur la pente d'un mont où trois bouquets d'arbres formaient un « triple sommet », au moins illusoirement. Il y avait sur la route un panneau qui annonçait la présence d'un « gibier fictif, fossile ou divinisé ». L'asile est ce monde des fous dont le narrateur était le spectateur, où il ya avait le cabinet du docteur C. aux immenses fenêtres, d'où on apercevait des forêts, aux murs il y avait des portraits de poètes morts et une carte de l'Île Mystérieuse de Jules Verne.

La terre apparaît comme dénaturée, comme un « désert », comme quelque chose c'était passé là : « la confusion des espèces », « les arbres n'avaient plus de nom, plus de nom les oiseaux », tout cela

BDD-A25686 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:37 UTC)

provoquait de la stupéfaction. De l'asile, c'était Thomas, le pyromane qui « s'en prenait aux arbres ».

Dépourvu de la Grâce de l'Écrit, le narrateur fuyait à Annency car on disait que c'était une « ville facile, propre aux effusions romantiques » et aux sports de neige.

Non-lieu : la gare

Le sous-chapitre poursuit ces espaces de l'anonymat qui reçoivent des gens plus nombreux chaque jour, les non-lieux qu'on n'habite pas, où l'être reste solitaire et anonyme.

[1] *Ibid.*, p. 192.

Il s'agit de la gare, le non-lieu des adieux ou des aux revoirs : c'est à la gare où le narrateur quittait la ville de Caen pour gagner Auxanges : « Je quittais Caen dans des circonstances honteuses. À la gare où Claudette me laissa, nous étions l'un et l'autre accablés, les mains fuyantes, peureusement installés dans ce qui est sans recours »[1].

Le narrateur quittait Caen et Claudette dans des situations honteuses : « je n'étais pas auteur certes, j'étais paresseux et un peu menteur ; eh bien, elle s'en accommoderait, elle ferait de son mieux […]. Je l'ai déçue, Claudette […], le dernier regard qu'elle me porta, fut de répulsion peut-être, de peur et de pitié mêlés »[2].

C'est toujours à la gare de Caen où elle l'avait attendu pendant une nuit, où « les trains brûlants » brillaient et le soir d'été « courait sur les rails éclatants » ; cette gare pleine d'ouvriers à « l'œil brutal, aux mains avides et noires », de soldats ivres est envisagée comme un lieu périlleux pour une femme –, « beauté fraîche parmi les billets froissés » – en robe longue, fardée et décolletée.

Indécis où aller, le narrateur montait dans le train et les bifurcations ont décidé pour lui – la destination était Auxanges.

Le transport ferroviaire apparaît dans le récit de la *Vie de Joseph Roulin* comme un moyen porteur des lettres, des paquets, et moyen de commerce des arts : Roulin attendait la lettre envoyée par l'un des « gros trains » de St-Charles, d'où il apprenait de la chute du peintre Van Gogh qui s'était donné la mort, ayant absorbé du plomb, chose qui n'étonnait guère le facteur.

« Un jour donc les gros trains de Saint-Charles amenèrent cette lettre, et tout au bout du P. L. M. elle tomba dans la sacoche. Roulin lut ces mots de jeune fille. […] ' Monsieur Vincent s'est donné la mort quand il était en pension chez nous '[…]. Et s'était peut-être tôt en avril 93, quand le ciel se déploie de l'Estaque à Cassis et qu'on a l'esprit frais comme les feuilles des platanes ; quand la journée s'annonce bien ; c'était Chez Jean-Marie ou À la Demi-lune, le bistrot de la Joliette ou du Panier où l'on va boire le blanc du matin. Devant son blanc il lut ces mots, il prit connaissance de cette chute qui ne l'étonna pas davantage que ne l'avait fait celle de Badinguet naguère, mais qui le peina et peut-être le révolta […] Que Vincent eût absorbé du plomb lui aussi, cela ne l'étonna guère »[3].

[1] *Ibid.*, p. 223.

BDD-A25686 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:37 UTC)

[2] *Ibid.*, p. 222-223.

[3] Pierre Michon, *Vie de Joseph Roulin*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1988, p. 19-20.

C'est dans les gares d'Arles et de Marseille où Joseph Roulin travaillait comme « entreposeur », comme « gardien des entrepôts du courrier » que les trains apportent. Il était souvent de garde aux expéditions, au dépôt de la « petite vitesse ». Là, il a eu le peintre comme client : « il vit de l'autre côté du guichet devant lui un client. Il n'avait pas le galurin jaune […] il était plus petit que les tours de Manhattan ; il avait un accent, qu'on ne lui connaît pas, et la barbe rousse qu'on lui connaît »[1] ; il voulait envoyer à Théodore Van Gogh, un paquet contenant des peintures. De ce moment-là, ils ont commencé à parler et ils se trouvaient plaisants, « bleu de Prusse tous les deux, Roulin plus vaste, plus visible, plus barbu, et l'autre à ses côtés la tête un peu basse, retranché, attentif, avec quelque chose d'aristo dans le geste »[2].

Pour conclure, nous avons entamé une analyse de l'espace de la métropole aux conséquences de l'accomplissement ou de la perte de l'identité.

[1] *Ibid.*, p. 29.

[2] *Ibid.*, p. 30.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Pierre Michon :

MICHON, Pierre, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984.

MICHON, Pierre, *La Grande Beune*, Gallimard, Paris, Collection « Folio » 1996.

MICHON, Pierre, *Vie de Joseph Roulin*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1988.

BDD-A25686 © 2017 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:37 UTC)